

ils donnent les noms, les autres par simple acclimatation de la race arabe. Ces erreurs, nées sous l'influence de l'idée préconçue d'un cheval primitif, et de l'excellence du pur sang, chacun s'en va maintenant les répétant.

Rien n'est pourtant moins exact.

Hazard d'abord, et Pariset après lui, ont parfaitement démontré par tous les documents de la science et de l'histoire, le vide complet de cette conception d'un cheval primitif, originaire des plateaux de l'Asie Mineure, et qui se serait ensuite répandu partout où son espèce se rencontre maintenant, après avoir subi une dégradation plus ou moins grande. Un pareil sujet prêtait bien à l'éloquence de Buffon ; mais c'est là un mythe qui n'a rien de commun avec la science, et qu'il faut par conséquent laisser en dehors. D'un autre côté, l'histoire du cheval anglais, dégagée de l'influence du préjugé, fait voir que les qualités de ce cheval sont dues à la direction rationnelle imprimée dès longtemps à son éducation, et notamment à l'institution des courses ou épreuves, qui remonte au douzième siècle, bien avant qu'il soit question de l'emploi du cheval arabe comme étalon. C'est à cela que Percivall, auteur compétent, les attribue. La race, suivant lui, a été progressivement et incessamment perfectionnée dans ses produits par la nourriture, l'éducation et la sélection la plus scrupuleuse. " Ces trois circonstances, ajoute-t-il, la dernière surtout, ont exercé plus d'influence sur les qualités de la race que les caractères originels ou les attributs des parents."

Mais cela est encore bien plus contestable pour les espèces bovine, ovine et porcine, dont l'amélioration ne remonte pas si haut. Tout ce que nous savons de ces races perfectionnées de la Grande-Bretagne démontre la pureté de ces races. Originaires de quelque comté de l'Angleterre, elles ont conservé les attributs qui les distinguaient au point de départ, et qui reflètent encore les circonstances de milieu desquelles elles se sont formées primitivement. Conduites toutes vers un type uniforme de conformation par les mêmes procédés d'éducation, les caractères de race qui permettent de les distinguer au premier coup d'œil n'en ont pas moins persisté. Preuve suffisante, à défaut d'autre, de l'unique empire de la sélection, attesté d'ailleurs par les documents les plus authentiques de l'histoire de ces races perfectionnées. Les Durham, les Hereford, les Devon, les Ayr, les Dishley, les Southdown, etc., etc., sont des races pures, telles que les influences naturelles, d'abord, puis les procédés perfectionnés d'éducation, les ont faites. Sans cela, ces animaux ne se perpétueraient pas par eux-mêmes avec leurs caractères distinctifs, avec les attributs de leurs races, quelles que

soient les circonstances dans lesquelles leur accouplement ait eu lieu. Le Durham et le Southdown, dans un milieu misérable, ne transmettront pas leurs formes magnifiques ; mais à coup sûr leurs descendants hériteront des courtes cornes et de la face brune ou noire qui sont de chacun d'eux le caractère particulier. Ils hériteront aussi de l'aptitude à prendre la graisse, qui est l'un des plus remarquables attributs de leur race ; mais ce sera dans ce cas un présent funeste, car pour s'exercer les aliments lui manqueront.

Maintenant que nous sommes fixés sur la signification de la race et sur la loi d'hérédité qui lui est propre, nous avons à définir avec la même exactitude ce que l'on doit entendre par amélioration du bétail. Il y a encore ici des distinctions importantes à établir entre des choses qui sont confondues. Les améliorations s'appliquent aux races et aux individus ; il convient donc, avant d'étudier les moyens de les produire, de dégager le point de doctrine qui leur est particulier.

(A continuer.)

La routine vaincue par le progrès

DEUXIEME PARTIE.

CHAP VII.

CHERTÉ DU GRAIN.—DEMANDE DE NOIR—BONNE NOURRITURE DU BÉTAIL DE LA BRUYÈRE.—CONVERSATION ENTRE ROUTINEAU ET PROGRÈS.—ROUTINEAU REPOUSSE SES CONSEILS.—COMBIEN JEANNE EST BONNE ÉCOLIÈRE.—GROS LOUIS TROUVE MARIE AIMABLE.—JULES SE DÉGOUTE DU SÉMINAIRE.—COMMENT PROGRÈS SAIT RENDRE SERVICE A SES AMIS.—JULES TOMBE AU SORT ; ET IL SE FAIT SOLDAT.—NOUVELLES DE CHARLES.

L'hiver se passa doucement à la Bruyère. Progrès continua ses labours de défrichement ; douze arpents furent faits à la charrue. Il écrivit à Nantes pour avoir du noir animal. Pour couvrir cette nouvelle dépense, il vendit du blé, et le vendit jusqu'à quatre piastres le minot.

Les moutons à l'engrais étaient déjà bien beaux. Les vaches avaient le poil brillant, et les bœufs et les chevaux, et malgré le travail pénible qu'ils avaient fait tout l'hiver, étaient tous en bon état. Tout cela était dû à l'abondance du fourrage. Progrès se réjouissait à la pensée qu'il aurait largement de quoi engraisser ses récoltes sarclées. Il se rappelait ce que dit Jacques Bugeault :

" Sans fumier il n'y a pas de bonne terre.
" Avec du fumier il n'y en a pas de mauvaise.
" Semer sans fumier, c'est se ruiner."

Il vivait double, depuis que sa cul-

ture était si variée et si pleine d'espérance, par ce qu'outre le profit qu'il en attendait, il trouvait un grand plaisir à tous ces nouveaux travaux.

M. Blanchard qui vint le voir, lui dit qu'il le trouvait rajeuni, et que sans doute, son gros tas de fumier lui faisait autant de bien qu'à ses récoltes. Progrès répondit qu'il avait raison, car ce fumier lui promettait une bonne année, et une culture bien plus intéressante que celle qu'il faisait autrefois, qui était toujours la même chose ; que son travail l'amusait ; que son courage était fortifié par l'attrait de la diversité de ses cultures.

Cela fit rire M. Blanchard qui ne se doutait pas qu'on put s'amuser à cultiver la terre ; cependant, il fut content de voir son fermier heureux, et il trouva que sa ferme avait bien autrement bonne mine, depuis que sa grange neuve était finie. Il s'en retourna lui aussi content ; car, telle est l'influence des bonnes et utiles choses, qu'elles satisfont même ceux qui ne s'y connaissent guère.

Routineau, après avoir terminé ses récoltes, avait labouré une bonne partie de ses terres, pour ses semences du printemps, mais toujours à l'arauc. Progrès lui avait offert de lui prêter sa plus petite charrue, pendant qu'il faisait ses défrichements, mais Routineau refusa d'accepter.

—Si je labouré mes terres avec votre charrue, avait-il répondu, j'enfouirai le fumier à une si grande profondeur, que le grain ne pourra plus le trouver ; puis, mon cher Jean, j'amènerai la mauvaise graine au-dessus, et je ne pourrai rien recueillir.

—C'est vrai, que la première année, votre récolte pourra en souffrir ; mais plus tard, croyez-le, vous seriez bien remboursé de cette perte. Pour éviter, cette année, une mauvaise récolte, ne labourez qu'un peu plus profond que vous n'avez l'habitude de le faire, ce sera autant de terre meuble que vous aurez de plus, et votre semence n'en souffrira pas.

Avec une bonne charrue, voyez-vous, on peut prendre la quantité de terre que l'on veut, et comme votre terre sera versée, au lieu d'être seulement déchirée, avec votre arauc, vous verrez que votre grain loin d'en souffrir, s'en trouvera bien ; ses racines piqueront en terre, et elles iront trouver la bonne terre que vous aurez mise en-dessous.

Routineau ne se laissa pas tenter ; il dit que s'il avait été bon de labourer plus creux, les anciens auraient aussi bien trouvé le moyen de le faire que les savants d'aujourd'hui ; que probablement ils l'avaient essayé et y avaient renoncé, puisqu'on n'en entendait pas parler aux vieillards.

Progrès était fâché de voir son voisin s'entêter dans sa vieille routine ; il voyait que ses terres le ruinaient, surtout à mesure qu'il en achetait da-